

---

Adresse du citoyen Poux, instituteur à Vers-sur-Salins, demandant le nouveau calendrier et des mesures d'instruction publique, en annexe de la séance du 12 ventôse an II (2 mars 1794)

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Adresse du citoyen Poux, instituteur à Vers-sur-Salins, demandant le nouveau calendrier et des mesures d'instruction publique, en annexe de la séance du 12 ventôse an II (2 mars 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794 ) pp. 682-683;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa\\_0000-0000\\_1964\\_num\\_85\\_1\\_32999\\_t1\\_0682\\_0000\\_13](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_32999_t1_0682_0000_13)

---

Fichier pdf généré le 15/05/2023

que les miens; ne m'ont laissé que le regret amer de n'avoir à vous offrir que le tribut d'une stérile admiration. Tel qu'il est, augustes Législateurs, ne le dédaignez pas et regardez, comme une offense civique, les maux que sous un sceptre de fer, j'ai endurés pour la Révolution. Vive la République.

Je suis avec respect, Citoyens Législateurs, Votre égal en droits, le petit-fils du manœuvre

MAUDRU. »

### L'ESCLAVAGE ABOLI

Le suprême artisan fit l'homme à son image.  
Et non pour qu'il rampât dans un vil esclavage.

Mais, ô comble d'horreurs!  
Des prêtres imposteurs,

En prêchant que le Ciel fit l'homme à son image;  
Au nom d'un Dieu de paix, nous prêchoient l'es-  
[clavage.

Honneur, gloire immortelle à nos Législateurs!  
A leurs voix sont tombés les fers de l'esclavage;  
D'une race nouvelle augustes créateurs,  
Dans leur juste courroux, ils ont enfin vengé,

Le sacrilège outrage  
fait au plus bel ouvrage

Qui soit sorti des mains de la Divinité.  
Les siècles à venir, dans leurs chants d'allégresse,  
Célébreront en chœur la profonde sagesse  
Du décret qui rendit l'homme à sa dignité.

Et vous, tyrans, tremblez; le Ciel gronde, et la  
[foudre  
Renversant vos projets va vous réduire en  
[poudre.

Renvoyé au comité d'instruction publique par  
celui des pétitions (1).

### III

[*Les sans-culottes d'Haussez, à la Conv.; 21 pluv. II*] (2)

« Citoyens représentants,

Vous avez décrété l'égalité des rangs et des conditions; mettez-nous aussi à même de pouvoir nous passer du riche qui jusqu'à ce jour a profité de nos sueurs et de nos travaux; une loi agraire seroit injuste et impolitique mais une loi qui empêcheroit le cultivateur d'occuper deux fermes seroit une loi bienfaisante. Nous respirons sur un sol où le gros cultivateur nous asservit à lui et en nous ôtant les moyens de pouvoir subsister par nous-mêmes. S'il existe à proximité de sien un petit fermage que nous pourrions cultiver pour élever notre chère famille, il y met des enchères auxquelles, nous ne pouvons atteindre, il y trouve toujours son compte parce qu'il n'emploie pas plus de monde, ni plus de bestiaux pour le faire valoir. Ils accaparent toutes les petites occupations et bientôt nous ne trouverons plus de chaumière pour mettre notre famille à l'abri des injures du temps.

Pour le bien du plus grand nombre, sans blesser la justice ni le droit de propriété que la

(1) Mention marginale datée du 12 vent. et signée Pélissier.

(2) F<sup>10</sup> 285.

Convention décrète qu'il fut (sic) défendu d'occuper plus d'une ferme à tout propriétaire ou fermier qui exploiteroit un fond de plus de 500 l. de revenu annuel.

Par là une infinité de citoyens ne seroient point obligés de garder le célibat ne trouvant point de local pour s'établir. Une infinité d'autres n'engageroient point leur liberté ni leurs bras pour subsister. Par là l'homme laborieux trouveroit le moyen d'élever sa famille qu'il est obligé d'envoyer tendre la main à la porte du riche, où ses enfants ne reçoivent souvent pour tout secours qu'un Dieu vous assiste, on ne voit que vous à notre porte.

Salut et fraternité à nos pères, les sans-culottes de la Montagne. »

Antoine LE ROY, BOULENGER, CRIGNON, WICARD,  
HUBERT, J. PERSE (notable),

F. BOUDIN (off. mun.), GROSOIGNON (maire).  
[et 20 autres signatures].

Renvoyé au comité d'agriculture par celui des pétitions (1).

### IV

[*Le c<sup>n</sup> Poux, instituteur à Vers-sur-Salins, au présid. de la Conv.; 15 pluv. II*] (2)

Le citoyen Jean Loi Poux, instituteur d'école de cette commune, chef lieu du canton, vous prie de faire part de la présente à la Convention nationale: 1° qu'il a toujours attendu avec impatience jusqu'à ce jour, le nouveau calendrier avec une instruction familière et des livres pour apprendre les petits républicains à la nouvelle constitution républicaine; 2° et je prie la Convention nationale, qu'il en soit envoyé à tous les instituteurs et institutrices d'école, dans toute l'étendue de la république française dans le plus court délai qu'il lui sera possible; 3° et je vous fait savoir que les pauvres de ce canton sont dans la plus grande indigence accusée du partage des biens communaux, que les riches ne veulent pas en entendre parler, c'est pourquoi les pauvres ne peuvent rien trouver à acheter que les trois quarts et demie de plus que le maximum; et que les riches ne suivent point de taxe que pour la peine des pauvres gens qu'il voudroit pour rien s'ils pouvoient, C'est pourquoi j'ai prie la liberté de vous écrire la présente voyant que tous chacun se plaint et souffre l'indigence, et que personne ne ose rien dire. C'est pourquoi je vous prie de prendre des mesures les plus sages qu'il vous sera possible, pour soulager ces pauvres qui souffre l'indigence; 4° et je vous annonce que aussitôt après la nouvelle de la prise de l'infâme Toulon, l'on a célébré une fête civique dans cette commune, et dans tout le canton; 5° et je vous félicite sur vos travaux en vous priant d'ache[ve]r votre ouvrage, et de rester à votre poste jusqu'à la paix...

(1) Mention marginale datée du 12 vent., et signée Pélissier.

(2) F<sup>17A</sup> 1009<sup>B</sup>, pl. 2, p. 2065.

Vive la République. Vive la Convention Nationale.

J. Poux (*instituteur d'école*).

Renvoyé aux comités d'instruction publique et législation par celui des pétitions (1).

## V

[*Un républicain de Caen à la Conv. Reçu le 27 plu. II*] (2)

### STANCES

Sénat majestueux, que l'Univers admire,  
Que j'aime à contempler tes augustes Décrets!  
Les beaux jours, sous tes loix, vont s'empres-  
[de luire,  
Et le François heureux, va chanter tes bienfaits.

Déjà je vois les arts, par un élan sublime,  
Quitter un luxe vain pour alléger nos maux;  
Et bientôt les vertus, sur les débris du crime,  
Vont gouverner, en paix, nos Cités, nos hameaux.

A ta voix, la raison confondit l'imposture,  
Renversa, pour toujours, l'idole et ses autels;  
La sincère amitié, fille de la nature,  
Va de ses nœuds chéris unir tous les mortels.

La France gémissait sous un vil esclavage,  
Ses fils étoient soumis à de nouveaux tyrans;  
Mais de nouveaux Brutus ont conjuré l'orage;  
La liberté triomphe, en dépit des méchants.

Oui, par ton héroïsme et ta philosophie,  
Les François étonnés ont vu briser leurs fers;  
Et le fédéralisme et l'aristocratie,  
A pas précipités, rentrent dans les enfers.

Si par fois l'égoïste, aux lieux qui m'ont vu  
[naître,

Insulte à ta sagesse, insulte à ta vertu;  
Si des enfans pervers osent te méconnoître,  
Le civisme est vainqueur, et le crime est vaincu

Caen... toi, démériter de ma chère Patrie!  
Le premier tu brisas le colosse des rois; (3)  
Ecrasas le serpent de l'aristocratie, (4)  
Qui jadis dans son sein, fit entendre sa voix.

Naguere les brigands, cent fois réduits en poudre  
Et cent fois renaissants, plus nombreux et plus  
[forts,

(1) Mention marginale, datée du 12 vent. et signée Pélistier.

(2) F<sup>17A</sup> 1009<sup>B</sup>, pl. 2, p. 2091 (g). Broch. imp. à Caen, chez G. Le Roy.

(3) « En 1790, la société populaire de Caen renversa la statue du tyran Louis XIV. »

(4) « Au mois d'aoust 1789, Caen déjoua d'horribles complots tramés contre la liberté; un des chefs fut saisi, il tomba sous la hache vengeresse du peuple. En 9bre 1791, le fanatisme et l'aristocratie osèrent se prononcer; Caen se leva spontanément; 83 chefs et complices furent arrêtés par ceux-là même qui, presque tous au mois de juin dernier, ont été trompés par des rapports infidèles, par ces enthousiastes perfides échappés à la surveillance de Paris et qui croyoient servir l'unité et l'indivisibilité de la République lorsqu'ils n'étoient que l'instrument de ses lâches ennemis. »

S'avançoient vers nos murs, précédés de la  
[foudre :  
Déjà Granville en feu, tomboit sous leurs efforts.

Caen, tout-à-coup s'émeut, partage ces alarmes ?  
Se lève tout entier, marche, vole aux combats;  
Il jure, avec transport, d'éterniser ses armes,  
En versant à grands flots le sang des scélérats.

Mais déjà nos soldats pleins d'une ardeur guer-  
[riere,  
Ont fait de cette horde un carnage sanglant;  
Ses cadavres nombreux roulent dans la pous-  
[siere,  
Et défaite et vaincue, elle fuit en tremblant.

J'en appelle à ta foi, héros couvert de gloire,  
Laplanche, dont l'ardeur enflammoit nos guer-  
[riers  
Tu courrois, avec eux, aux champs de la victoire,  
Ta main, avec la leur, moissonnoit des lauriers.

Caen, fait donc oublier un instant de foiblesse :  
Il marche d'un pas ferme à l'immortalité;  
Si l'erreur trop commune, a surpris sa sagesse !  
Lui-même, en retombant, servit la Liberté.

Ah ! dans ces jours de deuil, seul tu voyois la  
[France,  
En pleurs, abandonnée à des maux déchirans;  
Sur le sommet du Mont, hâtant sa délivrance,  
Sénat, seul tu soumis le choc des élémens.

Alors, un air impur, exhalé de la fange,  
Corrompait l'atmosphère, en cent endroits divers;  
Alors le François, mu par un prestige étrange,  
Frémit tout à coup et se crut dans les fers.

Et le Dieu qui brilloit sur la sainte Montagne,  
[1)  
Craignit, en nous sauvant, la vapeur du Marais;  
Lorsqu'un gaz inflammable embrasoit la cam-  
[pagne,  
Pouvions-nous éviter tous les maux qu'il a faits ?

Alors on vit la fleur, sur sa tige souffrante,  
S'altérer, se flétrir, et mourir en un jour;  
Et du pin orgueilleux la tête languissante,  
Sous le foudre imprévu, succomber à son tour.

Et toi, chêne, dis-moi, si ta robuste tête,  
En prévenant l'orage, a craint de se briser;  
Le fragile roseau, surpris par la tempête,  
Doit-il lever son front, ou doit-il l'incliner ?

Mais le calme renaît, bientôt la paix va rendre,  
L'époux à son épouse, un père à ses enfans;  
Si le foudre, en courroux, se fait encore en-  
[tendre,  
Qu'il écrase soudain les traîtres, les tyrans.

Que le glaive des Loix, vengeur de ma Patrie,  
En frappant le coupable, épargne l'innocent...  
Un serpent, sous des fleurs, cachoit sa perfidie,  
Pour mieux tromper le peuple, il en prenoit l'ac-  
[cent.

L'aveuglement, hélas, fut le fruit de son crime !  
Ce monstre se traînoit jusques dans nos ha-  
[meaux,

Egaroit tes amis, usurpoit leur estime;  
Sous leurs pas, en secret, il creusoit des tom-  
[beaux.

(1) « La Montagne elle-même. »